



"On s'est retrouvés là..."
Pierre et Hélène de Chevigny : Souvenirs de guerre,
souvenirs de paix

textes composés par Justin Vaïsse, décembre 2004, 228 p.
ISBN 2-9523213-0-2

Avant-propos

"Nous n'avons pas beaucoup cultivé les fleurs du souvenir", m'expliquait un jour mon grand-père, avec l'ironie dont il était coutumier. En l'occurrence, il ne s'agissait pas que d'une moquerie à l'égard de ceux qui vivent tournés vers le passé, ou en tirent de grands récits lyriques. Pas plus qu'il ne s'agissait d'une simple critique des mouvements de déportés et de résistants d'après-guerre auxquels il ne voulut, à son retour de camp, avoir aucune part. Son message pouvait se traduire ainsi : le passé doit rester derrière nous ; les racines et les valeurs sont importantes, mais pas notre histoire personnelle.

Ce message était assurément une manière d'abriter sa pudeur, car il n'aimait pas parler de lui, et il ne livra que peu de choses, sur le tard, de son expérience concentrationnaire ou de "sa guerre". Le style familial ne l'y prédisposait pas, et lui-même y fut particulièrement rétif.

Pourtant, l'histoire de Pierre et Hélène de Chevigny est à la fois passionnante et édifiante. La période de la guerre l'est plus particulièrement : elle dépasse parfois les œuvres de fiction. On a ainsi peine à croire qu'en moins d'un an, de janvier 1943 à janvier 1944, Pierre et Hélène aient vu défiler leurs fiançailles, leur mariage, leur installation à Lyon, leurs activités de résistance, leur arrestation par la Gestapo, leur emprisonnement et leurs interrogatoires à Paris, la naissance de leur première fille, et le départ de Pierre pour Buchenwald ! Les périodes de l'après-guerre et de l'activité parlementaire de Pierre, sénateur et député de Meurthe-et-Moselle, mais aussi élu local – et père de famille – si elles se déroulent sur un tempo moins épique, sont tout aussi riches.

J'ai tenté de reconstituer dans ce livre les mémoires de mes grands-parents, d'après des entretiens réalisés avec eux par plusieurs membres de la famille, et à partir de lettres et de documents provenant des archives familiales. J'ai cherché à éclairer les étapes essentielles de leur vie, qu'elles fussent banales ou extraordinaires, et à restituer les moments qu'ils ont rarement racontés mais où s'exprime ce qu'ils nous ont transmis.

Justin Vaïsse
Mai 2004

Quatrième de couverture

Un soir de l'automne 1999, Georges Houssemand, coiffeur à Longuyon (Lorraine), ancien combattant et passionné d'histoire, regarde un documentaire de Daniel Costelle qu'il a enregistré quelques jours plus tôt : «Les oubliés de la libération ». Il s'agit d'un montage de films en couleurs tournés par les Américains à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Soudain, alors que défilent au ralenti des images de déportés français rentrant des camps de concentration, une scène retient son attention : il croit reconnaître un visage qui lui est familier. En quelques secondes, les images disparaissent. Rembobinage, lecture à nouveau, pause. Cette fois plus de doute possible. C'est bien Pierre de Chevigny, un client qu'il connaît depuis des décennies, ainsi que sa femme Hélène, radieuse, qui le retrouve là, sur le quai de la gare de l'Est !

C'est par ce coup de chance qu'au bout de cinquante-quatre ans, Pierre et Hélène découvrent ces images de leurs retrouvailles dont ils ignoraient même qu'elles avaient été tournées, puisque le caméraman américain avait saisi ce moment merveilleux de loin, au zoom, à leur insu. La photo de couverture de ce livre en est tirée.

«On s'est retrouvés là... » raconte la vie de Pierre et Hélène de Chevigny, des moments insouciantes de l'enfance aux heures graves de la résistance. Des jours heureux de leurs fiançailles à la détresse de leur arrestation et de la déportation de Pierre à Buchenwald. De la génération de leurs parents à celle de leurs enfants, lorsque Pierre de Chevigny devient sénateur de Meurthe-et-Moselle. Des souvenirs de guerre aux souvenirs de paix.

Comment se procurer ce livre (12 €) ?

- *A Longuyon (Meurthe-et-Moselle)*

Boutique Totem – Robert Debreux
44 rue de Deauville, 54260 Longuyon

- *A Paris*

Chez Madame France Vaïsse
131 rue de la Convention
75015 Paris
tel. 01 48 56 24 63

- *Par correspondance (16 €, dont 4 € de frais de port)*

Ecrire à :
Madame de Chevigny
Secrétariat de Martigny
54260 Colmey

Table des matières

Avant-propos

Chapitre premier – L'enracinement familial

Chapitre deux – Deux jeunesses dans l'entre-deux-guerres

Chapitre trois – La montée de la guerre et l'Occupation

Chapitre quatre – De Vichy à la Résistance

Chapitre cinq – "On s'est fiancés là, le 21 janvier 1943, dans la neige"

Chapitre six – L'arrestation : la chance et le sang-froid

Chapitre sept – Les mois de prison : automne 1943

Chapitre huit – Trajet vers Buchenwald : un basculement

Chapitre neuf – Buchenwald : une leçon de ténèbres

Chapitre dix – La Libération. Mort d'Hubert et retrouvailles

Chapitre onze – L'après-guerre et la vie familiale

Chapitre douze – Entretien n°1 : Des rives de la Chiers aux bancs du Sénat, une ascension politique

Chapitre treize – Entretien n°2 : Réflexions sur la guerre

Chapitre quatorze – Entretien n°3 : Politique, religion, famille

Annexes

Chapitre huit

Trajet vers Buchenwald : un basculement

Récit de Pierre

"Quelques jours après l'annonce de la naissance de France, vers la mi-janvier 1944, sans préavis, j'ai été embarqué en quelques minutes de Fresnes vers Compiègne où j'ai passé huit à dix jours au camp de Royallieu.

C'était une sorte de camp de transit, d'antichambre, mais sans aucun rapport avec Buchenwald. Tout le monde était mélangé dans des grands hangars transformés en dortoirs, ou peut-être même des casernes d'un seul étage. De cet endroit, les prisonniers partaient vers les camps de concentration, mais ils ne savaient absolument pas ce qui les attendait. A Royallieu, ni exécution sommaire, ni torture, ni danger particulier ne les guettait. Rien, en fait, ne leur permettait d'entrevoir ce que serait leur avenir.

A dire vrai, tout me paraissait plus intéressant et prometteur que de rester en prison. Et beaucoup comme moi étaient persuadés que le départ vers les camps "de travail" représentait, par rapport à Fresnes, un minimum de bien-être, de santé,

d'exercice au grand air. Aussi étrange que cela paraisse maintenant, le ton général était celui-là. Il y avait peut-être quelques avertis, mais ils n'étaient certainement pas nombreux.

C'est là, à Compiègne, que j'ai fait la connaissance de Louis Christiaens, qui était un gros monsieur avec la rosette et une énorme valise qu'il avait du mal à porter. J'eus le réflexe, en voyant ce spectacle, de lui proposer de l'aide – question d'éducation. Grosse erreur : il ne m'a plus lâché par la suite, ayant trouvé cela fort pratique. A Buchenwald, il avait le numéro 43 828 et moi le 43 827. Compte tenu de nos noms, nous étions donc toujours ensemble ; Christiaens marchait d'ailleurs soigneusement derrière moi, de sorte que j'étais le premier s'il y avait un coup de trique à prendre, ce qui n'était pas rare. Et j'ai dû lutter pour ne pas me laisser embaucher comme aide permanent. Christiaens était un grossiste du Nord en alcools et spiritueux ; il était commandant de réserve et résistant. C'était un homme extrêmement précis, actif, rusé, capable de réagir dans n'importe quelle situation. Il avait bien des qualités et a fini comme Secrétaire d'Etat et Grand-Croix de la Légion d'honneur dans les années 1950.

A Compiègne, j'ai pu écrire des petits mots à la famille, où j'indiquais que nous partions, et ces mots parvinrent à destination. Grâce à cela, au moment du départ vers la fin janvier, en parcourant à pied les quatre - cinq kilomètres qui séparent le camp de Royallieu de la gare de Compiègne, j'ai eu la surprise de voir Jacques de Tailly qui, apprenant qu'il y avait un convoi ce jour-là, était venu avec son fils Christian. De loin, il m'a donné des nouvelles d'Hélène et m'a rassuré sur sa santé et celle de France, sous le regard courroucé des officiers qui regardaient passer les détenus menottés. C'est lui également qui s'est occupé de récupérer les bijoux d'Hélène, lesquels, grâce à la rigoureuse organisation allemande, m'avaient suivi de greffe en greffe depuis Caluire ! Ils auraient bien sûr disparu sans cette intervention. Mes effets personnels, par un hasard encore plus déconcertant, m'ont suivi jusqu'à ma sortie de Buchenwald, y compris ma chevalière.

De fait, de nombreux détenus comme Christiaens disposaient de volumineuses affaires personnelles qui les avaient suivi depuis leur arrestation, et au moment du départ leurs préparatifs se sont faits avec beaucoup de naïveté. Tout le monde renforçait sa valise et y attachait de grandes étiquettes pour être sûr qu'elle ne se perdrait pas. Quant aux appareils photo, pour les quelques-uns qui en avaient, il fallait les remettre à un bureau où ils étaient soigneusement consignés et numérotés. Il va de soi que personne n'a jamais revu son appareil ni sa valise. Après tout, il en avait été de même des 300 000 F – une somme faramineuse pour l'époque – qui se trouvaient dans ma table de nuit lors de l'arrestation (en prévision d'une éventuelle dissolution soudaine des Compagnons, pour les aider à vivre quelque temps et à se reconvertir), sur lesquels, bien sûr, les hommes de la Gestapo ont fait main basse.

En arrivant sur les voies de la gare de Compiègne, le rythme s'est soudain accéléré. Les Allemands nous ont fait entasser brutalement dans des wagons à bestiaux, et ce fut la première stupeur, la première révélation : voir combien de prisonniers ils entendaient mettre dans chaque wagon à bestiaux. Ce n'était pas possible, il devait y avoir une erreur. Mais non : le voyage a duré cinq à six jours, beaucoup sont morts et moi-même je suis devenu fou, littéralement, heureusement pour une courte période.

Ce basculement soudain vers l'univers des camps de concentration, j'ai écrit que nous ne pouvions pas le prévoir, que nous ne savions pas ce qui nous attendait. Et pourtant, je me souviens que mon père avait reçu à Martigny, vers 1936 – 1937, la visite d'un homme qui avait l'air d'une épave et qui était désespéré de ne pouvoir se faire entendre. Il avait été voir des responsables, avait attendu interminablement dans des bureaux sans pouvoir délivrer son message. Puis des gens lui avaient donné l'adresse de mon père qu'il était venu voir lors d'un passage en Lorraine. Il lui avait parlé d'un camp invraisemblable où il avait été enfermé en Allemagne, où il avait cru mourir comme tant de ses co-détenus, dont quelques étrangers (Anglais, Américains notamment). Les Allemands, expliquait-il, étaient en train de construire un régime d'extermination incroyable, qui était d'abord dirigé contre l'opposition politique aux Hitlériens. Ces derniers y envoyaient les gens mourir pour un oui ou pour un non, et faisaient des préparatifs d'une ampleur fantastique. Mon père avait pris des notes et se proposait de les faire passer à un de ses innombrables camarades de promotion qui étaient à ce moment-là généraux d'armée ou de Corps d'armée, les Frère, Réquin, et d'autres. Je ne sais pas s'il l'a fait. Et l'aurait-il fait, est-ce que les généraux en question n'auraient pas simplement mis le papier dans leur poche ?

Une autre possibilité était offerte par les Anglais, les seuls à posséder avant la guerre un service de renseignement au point, l'*Intelligence Service*. Ils avaient constitué un Livre blanc sur les camps nazis grâce aux récits de ressortissants britanniques qui racontaient la façon incroyable dont ils avaient été arrêtés, malmenés, brutalisés, jetés dans ces camps, et en décrivaient le fonctionnement. Je ne l'ai pas lu, mais je l'ai eu entre les mains, il avait dû sortir vers 1937 et il y avait là-dedans tout ce que je pouvais raconter à mon retour de Buchenwald. Un exemplaire de ce Livre blanc avait été entre les mains du père d'Hélène, Richard de Courson, à La Haye, et Hélène elle-même en avait eu connaissance. C'est donc qu'il n'était pas si confidentiel. Mais il faut croire que les peuples heureux ne s'attardent pas aux récits des drames qui les guettent.

Cette entrée violente dans les wagons à Compiègne, ces rugissements, les chiens, cet entassement précipité et la difficulté à se mouvoir dans cet espace confiné, tout cela fut un choc pour chacun d'entre nous. Et à mesure que se déroulait ce voyage chaotique, avec d'interminables arrêts aveugles sans explication d'aucune sorte, avec les premiers décès, se répandait le sentiment qu'une immense erreur présidait à tout cela. Ce n'était pas possible, le train allait s'arrêter et on allait recevoir des excuses ; des infirmières de la Croix rouge seraient là pour nous soigner et nous apporter des boissons chaudes.

Evidemment, au bout d'un certain temps, comprimés contre les autres et sans presque aucun ravitaillement, des prisonniers tournaient de l'œil. Moi-même, j'ai été victime d'hallucinations : enjambant péniblement des corps presque inertes à travers ce wagon où l'on pouvait à peine bouger, je m'imaginai dans le potager de Martigny, en train d'enjamber des plates-bandes. Et je me suis retrouvé finalement en train de lécher l'eau de condensation qui gouttait le long des longerons en fer qui formaient le châssis de ce wagon de bois, seul endroit où il y avait un peu d'eau qui coulait à cause de la chaleur intérieure du wagon. Il était très difficile de respirer, d'autant que deux détenus anglais monopolisaient le vasistas et ne voulaient pas en bouger. L'un d'eux s'appelait Perkins, il appartenait également à l'*Intelligence Service*, et avait été emmené à l'interrogatoire avenue Foch dans la même voiture cellulaire qu'Hélène.

C'était un garçon de grande taille, distingué ; il a été pendu à Buchenwald l'avant-veille de la libération.

Il y eut bien des péripéties lors de ce trajet. On s'arrêtait brutalement de temps à autre, il y avait des hurlements, et puis on entendait un coup de feu. On apprenait plus tard qu'il s'agissait d'un des détenus qui s'était évadé, avait été repris et immédiatement fusillé sur le remblai. A un moment, les Allemands ont arrêté le train et fait se déshabiller entièrement tous les occupants de plusieurs wagons – heureusement pas le mien – pour vérifier que personne n'avait d'instrument leur permettant de scier les planches des wagons. On l'a vu à l'arrivée à Buchenwald, où les prisonniers de ces wagons étaient complètement nus.

J'ai assisté à une scène incroyable dans mon propre wagon : on ne pouvait pas bouger tellement on était nombreux, on devait être autour de cent dix hommes dans un espace conçu pour quarante. Les Allemands sont arrivés avec des fouets pour compter les prisonniers. Ils nous ont tous fait ranger dans une seule moitié du wagon pour ensuite nous faire passer un à un de l'autre côté ; cela montait jusqu'au plafond. Il faut l'avoir vu pour le croire, car sur le moment, j'ai vraiment cru que c'était impossible. Vers les débuts du voyage, par le vasistas, j'ai aperçu une espèce de rotonde facilement reconnaissable par les habitués : c'était le grand dépôt des locomotives de Metz-Longeville, que je connaissais bien.

Il y a eu un seul arrêt qui a permis à un petit nombre de détenus, dont je fus, de descendre sur le quai, où se trouvait une organisation caritative quelconque qui avait amené à boire. J'ai failli en profiter, mais on nous a fait remonter dans les wagons à coups de botte au moment où on croyait qu'enfin on allait pouvoir atteindre notre quart. En effet, on ne nous donnait ni nourriture ni boisson, et c'est la soif qui m'avait fait délirer ; c'est pour cela aussi que les décès commençaient à se multiplier. Au bout de vingt-quatre heures, tout le monde était tombé dans une sorte de torpeur, du moins les vivants ; la situation était très critique dans certains wagons, moins dans d'autres. Dans mon wagon, j'avais esquissé un semblant d'organisation, en me plaçant sur un côté et en demandant à d'autres prisonniers d'en faire autant pour que tout le monde ait plus de place, mais c'était totalement inutile : les types n'étaient pas en état. C'était chacun pour soi. L'égoïsme sacré, en quelque sorte.

Bizarrement, tandis que le voyage se poursuivait et semblait ne jamais devoir finir, que les gens mouraient, l'illusion ne nous quittait pas que tout cela ne pouvait être qu'une gigantesque méprise. Comme, au cours des premiers jours, nous avions discuté entre prisonniers, je me souviens que c'était moi qui, au nom du wagon, devais expliquer exactement ce qui s'était passé aux gens qui nous délivreraient de cet enfer, et signaler aux infirmiers ceux parmi les malades qu'il fallait soigner au plus vite.

La nuit est tombée à nouveau, pour la cinquième fois consécutive, je crois. Le train avançait tout doucement, haletant pour gravir une forte pente avec de la neige épaisse tout autour – pour autant qu'on pouvait voir, car seuls ceux qui avaient encore assez de force pour se hisser près de la fenêtre pouvaient entrapercevoir l'extérieur, ou encore ceux qui trouvaient deux planches un peu disjointes, mais c'était rare.

C'est ainsi que nous sommes arrivés à notre terminus, dans ces montagnes de Thuringe, en pleine nuit, par un temps glacial et une grosse neige. C'est là qu'en un clin d'œil, j'ai réalisé que nous étions rentrés dans un monde nouveau qui n'avait que peu de rapport avec la civilisation.

A l'instant où je croyais qu'enfin nous allions être accueillis par la Croix rouge et recevoir des soins et des boissons chaudes, on a entendu les portes s'ouvrir avec fracas, les hurlements incroyables poussés par les SS, et les aboiements des chiens qui se ruaient à l'intérieur des wagons pour que les prisonniers sortent plus vite. Ça a été une espèce de cavalcade de cirque, une horrible dégringolade de corps les uns sur les autres, tombant sur ce quai glacé. Les prisonniers se mettaient à courir sous les coups de fouet pour gagner le bout du quai.

C'est alors, au bout de quelques secondes, que j'ai enfin réalisé que tout ce voyage était parfaitement dans la norme de l'organisation hitlérienne, qu'il n'y avait eu aucune erreur, que c'était sûrement comme ça à chaque convoi, même si – je l'ai su plus tard – certains pouvaient mettre plus de temps encore, jusqu'à dix jours, et arriver en plus mauvais état encore. On a marché pieds nus ou en chaussettes dans cette neige qui recouvrait le quai de Buchenwald, puis une colonne s'est formée, composée de ceux qui étaient vivants et encore capables de marcher. Je ne sais pas combien cela pouvait faire. S'il y avait quinze wagons remplis de cent prisonniers, soit 1 500, on devait être, sur ce nombre de départ, environ 700 ou 800 à pouvoir encore marcher. Cela a duré une demi-heure ou une heure environ.

On a débouché sur un terre-plein, et là j'ai eu une sorte de vision hallucinante. Un peu plus haut que la colonne de prisonniers se détachait, sur un ciel nocturne pâlement éclairé, un peloton d'exécution avec un soldat qui avait un fusil sous le bras, la baïonnette haute, et d'autres massés derrière lui. Pendant deux à trois secondes, j'ai pensé que ce peloton d'exécution allait être chargé de liquider absolument toute la colonne que nous étions.

Puis je me suis rendu compte de mon erreur : ce peloton n'existait pas. Voici ce dont il s'agissait. C'était une extraordinaire fresque de bois découpée qui se détachait sur le ciel à trois mètres de hauteur, une gigantesque fresque triangulaire qui devait bien faire cinq ou six mètres. Ce n'était pas du tout un peloton d'exécution, mais un soldat nazi qui poursuivait les ennemis héréditaires de l'Allemagne : il y avait un Juif, un prêtre en soutane, ensuite peut-être un banquier avec un gros ventre, et le soldat poussait tout cela devant lui. C'était une représentation improbable, mais je me suis ensuite habitué à ce genre de fresques, de décors, qu'on retrouvait en nombre aux alentours du camp – mais pas à l'intérieur. En arrivant, je m'étais persuadé un instant que cette vision était réelle, qu'il y avait là un peloton d'exécution qui allait nous liquider. Je n'avais pas le cerveau très clair. J'étais exténué.

Cette arrivée au cours de la nuit et au petit matin, et les étapes qui l'ont marquée, beaucoup d'autres ouvrages l'ont décrite : c'était l'organisation allemande dans toute sa splendeur. Les prisonniers qu'ils allaient tuer en grande partie, les Allemands commençaient par les faire passer par des douches désinfectantes, puis dans une salle où d'innombrables tondeuses électriques pendaient du plafond, maniées par des prisonniers. On ressortait de là avec des airs de martiens, certains avaient la tête complètement tondue, d'autres conservaient une sorte de crête de cheveux au milieu du crâne, comme les Mandchous ou je ne sais quel peuple asiatique. Mais pour la plupart, on ressortait de cette salle tondu entièrement, il ne nous restait plus un poil où que ce soit.

Après cela, on devait traverser une espèce de petite piscine en plan incliné, si bien qu'on ne pouvait éviter, au milieu, d'y être entièrement immergé. C'était un bain de créosote, ou une substance approposée, destinée à tuer les derniers microbes

ou les dernières bestioles qui auraient survécu. Puis on passait à l'*Affektenkammer*, l'un derrière l'autre, où l'on recevait une veste et un pantalon. Cette fameuse tenue des camps de concentration était faite dans une sorte de papier, ou de toile d'ortie, rayée bleu foncé et bleu très clair, presque blanc. Avec cela, le *Mütze*, le petit calot qui faisait partie de la tenue, et les claquettes de bois, des sortes de semelles avec une ficelle transversale qui fait juste un passage au-dessus. Pour courir, il n'y avait rien de mieux : on était certain de tomber. Et dès qu'il y avait de la boue, elles y restaient collées, et on continuait pieds nus.

Pour une raison dont je ne me souviens pas – peut-être une rupture dans les stocks – je n'ai pas eu droit à cet habillement réglementaire, et récupéré à la place un accoutrement improbable, genre maquereau polonais. Une veste dégoûtante, une chemise à trou et une espèce de pantalon qui est très vite tombé en loques et que j'ai dû, pendant les trois mois suivants, raccommoder avec du fil de fer. J'étais littéralement cousu de fil de fer, car j'en ai profité pour me protéger les reins au moyen d'une vieille couverture que j'avais réussi à dénicher. Pendant toute une nuit (j'aurais été pendu si l'on m'avait vu faire cela), je l'avais découpée et installée sous mon pantalon, de sorte à me protéger le bassin ; elle descendait jusqu'à hauteur des genoux, des deux côtés. C'est grâce à cela que j'ai tenu au cours du premier hiver sans avoir de sciatique épouvantable ou de tour de rein ; sans cette couverture et ce fil de fer, je n'aurais sans doute pas survécu. Mais le deuxième hiver, j'ai souffert atrocement d'une sciatique qui a failli avoir raison de moi. Seule l'intervention d'un camarade, un médecin français juif déporté, qui m'a pris à l'infirmerie et m'a administré une piqûre dans la colonne vertébrale, m'a sauvé. Lui-même a réchappé de Buchenwald et je l'ai retrouvé plus tard, après la guerre, par hasard au rayon salles de bain du Printemps, en compagnie de son épouse.

L'autre vêtement qui m'a permis de survivre le premier hiver est le cache-nez qu'Odile Châtelain m'avait fait, mais que j'avais perdu au cours du trajet en train, ou à l'arrivée. Je l'ai soudain repéré autour du cou d'un autre prisonnier ; j'étais furieux. Reprenant mon sang-froid, je suis allé le récupérer ; heureusement le prisonnier s'est laissé faire. Ce cache-nez a duré tout le temps de ma détention à Buchenwald : il faisait le tour de ma tête, avant de faire plusieurs fois le tour de mon cou, et je plaçais le calot par-dessus. Ainsi j'étais en tenue, on ne pouvait rien me dire. Cela aussi m'a sauvé la vie, sans aucune espèce de doute.

Une fois passées les premières étapes interminables de cette nuit-là, on ne nous avait toujours pas donné à manger ou à boire. Dans l'une des pièces où l'on attendait, où nous étions une quinzaine, il y avait un robinet ; je l'ouvre et commence à boire. Un Allemand se précipite en criant : "*Keine trinken ! C'est interdit, vous allez tous crever, cette eau n'est pas potable, c'est très dangereux !*" Moi, j'avais déjà bu deux litres d'eau, et j'en aurais encore bu deux autres litres, tout comme les autres qui se précipitaient derrière. Finalement, à une quinzaine, on a dû boire deux cent litres, et heureusement on ne s'en est pas portés plus mal.

On a donc continué à attendre, abrutis, nettoyés, affamés, puis on nous a fait mettre à nouveau en colonne, pour ressortir dans la boue et marcher jusqu'au petit camp. Ce petit camp de Buchenwald était celui où les nouveaux prisonniers passaient la quarantaine : ils y attendaient quinze jours, trois semaines ou peut-être un mois. C'était une sorte de cour des miracles où il ne se passait presque rien. J'ai vécu là de longs moments d'attente. Puis les prisonniers étaient affectés dans le grand camp, où les choses sérieuses commençaient."